

Commémoration du 11 novembre

*Prononcé par Bernard Carayon, maire de Lavour
Lavour, le 11 novembre 2017*

Que l'on soit confiant dans le destin de notre pays, ou que l'on se désespère de retrouver le temps où la France était une puissance et une Nation unie autour de son identité, il est bon de se rassembler au pied de nos monuments aux morts et de nous recueillir sous nos étendards.

Les Français, en 1914, se lèvent face à l'ennemi. L'ennemi, depuis plus de trente ans, était chez nous, en Alsace et en Lorraine. Mais la classe politique était partagée : pour certains, la priorité était la « ligne bleue des Vosges, c'est-à-dire la reconquête des territoires perdus en 1871. Pour d'autres, c'était la colonisation de l'Afrique et de l'Indochine : position notamment de Jean Jaurès et de Jules Ferry.

Repousser les frontières au Rhin s'est imposé naturellement avec la déclaration de guerre des Allemands.

Les frontières ! Que n'a-t-on dit comme sottises sur elles depuis tant d'années : ces frontières abattues, dit-on, avec le mur de Berlin, le rideau de fer et la révolution informatique, ces hommes et ces femmes qui s'érigent en « citoyens de l'univers », reporters, médecins, banquiers, rassemblés, selon l'écrivain Régis Debray - l'ancien guerrillero, compagnon du Che Guevara - , dans ce qu'il appelle « une même ineptie ».

Car à la différence des murs, les frontières se traversent ! Les murs s'érigent quand il n'y a plus de frontières. Partout dans le monde, les peuples revendiquent le droit aux frontières : peuple palestinien, peuples de Géorgie, des Balkans et d'Afrique et même aujourd'hui certains catalans dressés contre l'Espagne ! Partout, les frontières revivent : depuis vingt cinq ans, près de 30 000 kilomètres de frontières nouvelles ont été tracés. L'aspiration à l'ouverture des frontières appartient à ceux qui vivent dans le confort et la sécurité - parfois illusoire - des grandes métropoles. Ce sont les peuples fiers de leur identité, les peuples pauvres ou les peuples en guerre qui rêvent de vraies frontières respectant leurs singularités.

Les poilus se sont certes battus pour la République. Une République rassemblée après les déchirures religieuses auxquelles la loi de séparation des Eglises et de l'Etat a mis un terme en 1905. Des déchirures terribles, comme notre pays en a souvent connu et continue à en vivre. Il n'y a de « pire guerre » que religieuse, écrit déjà, Pascal, au XVIIème siècle.

Ils se sont ainsi battus pour des principes. Pour défendre d'abord une frontière morale entre nous et « eux », entre notre démocratie et le régime autoritaire du Kaiser.

Mais ils se sont aussi battus pour la « terre charnelle » ! « Heureux », dit Charles Péguy, l'écrivain-combattant, tué au feu dès l'automne 14, « heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre ».

Pour ces « quatre coins de terre », cent cinquante jeunes de Lavour sont tombés au champ d'honneur. Leurs noms sont inscrits dans la pierre. Le temps ne les a pas effacés. Ils étaient paysans, cordonniers, boulangers, ferronniers, fonctionnaires. Certains de leurs descendants sont parmi nous. Ils sont de notre famille, celle qui se forme par le « sang versé » pour la Patrie.

La guerre de 14 fut une guerre mondiale même si l'essentiel s'y passât chez nous. Des milliers d'hectares de bonne terre ont été stérilisés par des centaines de millions d'obus. Cinquante deux mois durant lesquels moururent neuf millions de soldats et de civils, dont près d'un million et demi de Français.

Le parti des travailleurs, comme on appelait alors le parti de Jean Jaurès, ne put empêcher la guerre. Son chef, notre compatriote tarnais, est assassiné le 31 juillet. L'illusion d'une alliance des masses populaires sombre dans la ferveur patriotique partagée par la bourgeoisie, les ouvriers, les paysans et l'aristocratie.

Une ferveur patriotique à laquelle appellera même Staline, en 1941, invoquant les mânes du peuple russe lors de l'invasion de son pays par les Nazis.

C'est dans l'unanimité que l'Assemblée nationale répond le 4 août 1914 à la déclaration de guerre de l'Allemagne : l'écrivain nationaliste Maurice Barrès, dont les œuvres complètes sont rassemblées dans la bibliothèque du général de Gaulle, à la Boisserie, décrit la Chambre des Députés « qui se lève d'un bond pour le salut à la Russie, pour le salut à l'Angleterre, pour le salut à l'Italie, pour le salut à la Serbie, pour le salut, le plus long de tous, le plus chargé d'amour, à nos frères d'Alsace-Lorraine ».

Nationalistes, radicaux et socialistes : tous se retrouvent, côte à côte, dans l'« Union Sacrée » autour des statues de Jeanne d'Arc, « la bonne lorraine ». Pour la première fois, les religieux sont enrôlés. Plus de 30 000 ! 5 000 d'entre eux seront tués. Les « curés sac au dos », criaient les laïcards ! Ils ne crurent pas si bien dire ! Prêtres, moines et religieuses furent des héros comme les autres. « Heureux ceux qui sont morts ... mais pourvu que ce fût dans une juste guerre », écrit encore Péguy.

Les souvenirs de la Grande Guerre auraient pu disparaître. Pour certains, le 11 novembre n'est plus qu'un rite suranné, un jour de repos qu'ils ont gagné en oubliant le sacrifice de leurs aînés.

Quand un Peuple ne connaît plus son histoire, il ignore son identité et les racines de sa liberté. Quand son histoire fait place au masochisme de la repentance, le peuple perd sa force, sa fierté et les valeurs qui l'ont forgée. C'est pourquoi l'enseignement de l'histoire, l'histoire du « roman national », telle qu'elle fut enseignée par nos instituteurs, les « hussards noirs » de la République, est fondamental. L'histoire de nos héros : Vercingétorix, Clovis, Saint Louis, Jeanne d'Arc, Bayard, Louis XIV, Colbert, Bonaparte, les fédérés de la Commune, Clémenceau, de Gaulle et les « soldats de l'ombre ». Un enseignement aujourd'hui encore trop sacrifié - comme les langues de notre Antiquité gréco-latine - aux modes du moins-disant culturel.

Mais il n'y a pas de République déracinée : la République n'est rien sans la Nation, famille de nos familles.

La Grande Guerre reste, justement, la guerre de nos familles, des familles françaises, du souvenir de nos grands-parents et arrière-grands-parents, comme un fil nous reliant à nos racines, à une génération dont la plupart des hommes adultes, dans les années 20, étaient des anciens combattants.

12 communes seulement sur 36 000 furent épargnées par la douleur. Aucune ne le fut par la gloire : nous avons eu notre « revanche ». Une « revanche » payée au prix fort par les paysans de France comme par les 600 000 hommes des troupes coloniales d'Indochine, d'Afrique du Nord et d'Afrique noire, terriblement redoutées par les Allemands : partout, dans les plaines et les collines de la Marne, de la Somme, de l'Alsace et de la Lorraine, ils combattirent aux côtés de nos alliés belges, britanniques, serbes, américains, russes ; au moins, pour ces derniers, jusqu'à la paix de Brest-Litovsk, préparée par Trotski et Lénine, et signée par les Allemands et les Soviétiques : le « coup de poignard dans le dos » des communistes permit aux Allemands de basculer vers l'ouest des centaines de milliers de soldats. Il s'en fut de peu que nous ne perdions la guerre, pour cette seule raison.

Ce fut une guerre d'horreur par sa durée, par ses corps à corps de tranchées à tranchées ; par ses offensives en ligne, hachées par les mitrailleuses, l'artillerie et l'aviation, par l'emploi du gaz de combat.

Ce fut une guerre pour tous : paysans, fonctionnaires, ouvriers, grands écrivains, Alain Fournier, Apollinaire, Ernst Jünger, Charles Péguy, Georg Trakl. Pour un grand musicien, aussi, Maurice Ravel.

Réformé parce qu'il était malingre, Ravel fit jouer ses relations pour s'engager ! Ce n'est pas courant ! Il avait quarante ans. Incorporé dans le train, il est volontaire pour partir au front. Dans un château transformé en hôpital, il découvre un piano, joue Chopin pour ses camarades : humanité dans l'inhumanité de la guerre.

En 1929, il compose pour un ancien combattant autrichien, un pianiste virtuose, Paul Wittgenstein, qui avait perdu sa main droite sur le front russe, le « concerto... pour la

main gauche ». L'œuvre traduit le son de la guerre, l'âme de Verdun avec ses explosions et ses grondements funèbres.

Écoutons encore Charles Péguy :

« Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre,
Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles
Couchés dessus le sol à la face de Dieu »

Clémenceau, à la tribune de la Chambre des Députés, eut le mot de la fin en ouvrant grands les bras : « Hommage à nos grands morts qui nous ont donné une grande victoire ».

C'est pour eux, pour leurs familles souvent terrassées par le chagrin d'avoir parfois perdu, en plus du père, plusieurs fils, pour tous ceux dont le nom est gravé sur plus de 36 000 monuments semblables au nôtre, que nous sommes là, réunis dans un respectueux souvenir.

Honneur à ceux qui ont aimé la France avec courage : car c'est la plus noble des vertus.

Hommage à ceux qui ont donné leur jeunesse, hommage, à ceux qui ont donné leur vie, ou perdu leur intégrité physique.

Que cela ne soit pas en vain dépend de nous, car « les civilisations sont mortelles » comme l'écrit Paul Valéry. La nôtre est confrontée à une barbarie surgie du fond des siècles. Une barbarie qui ne connaît pas les frontières, une barbarie islamiste qui hait ce que nous sommes, une barbarie qui veut nous soumettre. Dans ce combat, comme en 14, ce sera eux, ou nous. Et comme cela ne peut être nous, ce sera eux.

Hommage à notre armée, représentée aujourd'hui par les paras du 8, le Régiment du Soutien du Combattant et la gendarmerie, hommage à la Croix Rouge et aux sapeurs-pompiers, présents sur tous les champs de bataille de 14-18.

« Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre, Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés », conclut Péguy.

Hommage, Mesdames et Messieurs, à ceux qui se sont battus : car dans la guerre, comme dans la paix, le dernier mot est à celui qui ne se rend jamais.

Vive Lavour,
Vive la République,
Et vive la France.